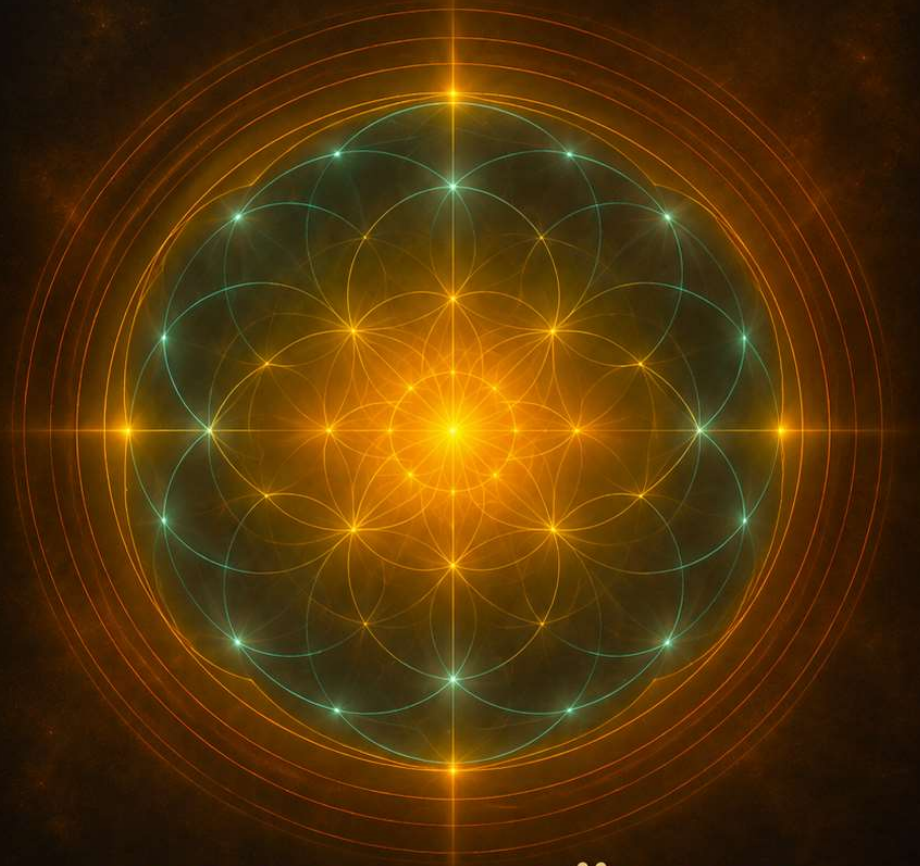
LE JEU DU NÉANT

Éros de la Vacuité



ANDREAS MÜLLER
RETO RAY SCHAFFER

Sabbe dhammā anattā

සබ්බේ ධම්මා අනත්තා

Tout ce qui apparaît est libre de toute instance du moi.

Je me souviens de conversations anciennes à Tiruvannamalai, de l'étang près de l'ashram de Ramana, où de vieux sadhus erraient comme des lions solitaires, affamés de pourboires.

Je me souviens de cette phrase que je rencontrais sans cesse en Inde et au Népal — comme une dalle de pierre fraîche et moussue dans l'aube naissante :

Sabbe dhammā anattā

Tous les phénomènes ne sont, eux aussi, que CELA — faute de meilleurs mots — libres de toute instance témoin. Aucune consolation, aucun programme. Peut-être un coup audacieux porté contre les habitudes de pensée : contre l'idée qu'il devrait y avoir « quelqu'un » pour tenir les choses, les interpréter et leur survivre. Et pourtant, nulle part on ne voit de moi, aucune instance qui aurait la maîtrise d'histoires quelconques, qui pourrait diriger ou interpréter quoi que ce soit.

Dans le canon apparaissent trois intuitions, ou caractéristiques de l'existence — comme un coup de cloche que l'on ne peut rattacher à rien ni à personne :

▪ **sabbe saṅkhārā aniccā** – tout ce qui semble conditionné passe.
▪ **sabbe saṅkhārā dukkhā** – tout ce qui semble conditionné ne se prête pas à devenir un véritable « quelque chose » : aucun appui, aucun accomplissement durable, aucune suffisance propre.
▪ **sabbe dhammā anattā** – tout ce qui apparaît est libre de toute instance du moi qui témoignerait.

C'est pourquoi il est écrit ici « semble » : non pas parce que quelque chose serait réellement conditionné, mais parce qu'un pur événement joue seulement à la conditionnalité.

On pourrait encore lire cela comme un enseignement. Peut-être pourtant se lit-il mieux comme vacuité… comme un parfum de jasmin, comme quelque chose qui te retire la main avant que tu puisses LE saisir. Car dès que tu tends la main vers lui, ou que tu veux le comprendre, tu saisis dans le vide. Cela dit : le geste même de saisir n'est lui-même qu'un happening vide — un réflexe qui fulgure dans le brouillard.

Et si ce geste même n'est qu'un happening dépourvu de signification, alors le dernier appui s'effondre lui aussi : l'idée qu'il devrait y avoir quelqu'un qui saisit, qui comprend, qui veut se libérer. Ce qui demeure, c'est le fait nu : la possession n'est qu'un événement de pensée — une apparition spontanée sans possesseur.

Non pas : Deviens meilleur. Deviens silencieux. Éveille-toi.

Mais : quoi qu'il arrive, cela arrive sans moi, sans agent. Cela vaut pour tout ce qui surgit :

- Le corps – non-soi, aucun noyau de soi : vide.
- La pensée – non-soi : vide.
- Le souvenir – non-soi : vide.

Même ce que tu appelles « vacuité » n'est rien — aucune chose désignée, aucun soi. Et pourtant, naturellement, les deux ne sont pas différents l'un de l'autre : libres de toute présence et de toute absence. Cette vacuité n'est certainement pas une chose, pas un objet que l'on pourrait poser quelque part — et pourtant elle est tout ce qui EST. La vacuité n'est pas différente de ces prétendues apparitions ou phénomènes. Tout est simplement également vide. Tout-Cela demeure, comme « CELA », insaisissable, intemporel et sans lieu — vide comme une nuit qui n'a pas besoin d'être sombre pour être nuit.

Et c'est précisément ici que commence le véritable hantement : toute hypothèse est un événement de l'être vide — sans lieu, sans série temporelle, sans support. L'hypothèse « je suis » — tout comme l'idée « j'existe » ou la croyance « il y a perception » — n'est qu'un hantement. Même l'hypothèse « il y a de la vacuité » n'est rien d'autre qu'une pensée dans le même brouillard. Oui, même tout « comprendre » n'est qu'un bref reflet de lumière à la surface de l'eau — beau, précis, et pourtant rien que quelqu'un pourrait jamais posséder. Les hypothèses apparaissent comme tout le reste — comme un moi, comme des apparitions — sans personne de présent.

Mais la véritable traction vers l'enchevêtrement commence souvent seulement ici : le problème n'est ni ce « je suis » ni ce « il n'y a pas de moi ». C'est le son qui, aussitôt, cherche à saisir contexte et signification — comme si les bras d'un moi s'étendaient pour comprendre, embrasser ou clouer quelque chose. Mais ici encore, la même chose se produit : ces mouvements ne sont eux aussi qu'un happening du néant — ils apparaissent sans qu'un agent ou un acteur puisse être trouvé.

Peut-être que tout vouloir nommer et attribuer n'est même pas une affirmation, ni même sa fin, mais seulement un événement. Comme si l'esprit perceptif était privé de sa dose habituelle de moi, de signification et de contexte. Le scribouillard connaît cet état depuis des jours anciens : depuis de nombreuses conversations avec des toxicomanes — avec ces héros et héroïnes — qui, en manque, parfois, ne savaient même plus où ils étaient, encore moins qui ils étaient…

Et même cela ne conduit à aucun sol ferme : « Il n'y a pas de soi. » Mais qui affirme cela, s'il n'y a pas de moi ? Puis-je le nier ? Bien sûr que non. Mais une chose est claire aussi : ni un moi ni ce néant ne sont trouvables nulle part — sauf comme idée, comme pensée non sollicitée, réflexe spontané ou appropriation.

Et cela aussi n'est qu'un événement de plus. Apparemment, la vacuité ne promet que la vacuité — et pourtant : une phrase advient. Un mot résonne. Une objection surgit. Un hochement de tête apparaît. Mais aucun locuteur. Aucun centre. Personne qui fasse quoi que ce soit ou qui se tiendrait « derrière » — derrière quoi, au juste ? Si quelque chose est ici « expliqué », ce n'est que comme un événement parmi les événements : comme un hantement de l'être vide, sans lieu, sans temps, sans auteur.

Ce n'est pas un moi qui explique le non-moi. L'explication advient, le moi advient, la nomination advient, le témoignage advient — mais personne qui fasse ou explique quoi que ce soit n'est trouvable : ni moi ni néant.

Ici se montre l'absurdité de toute l'entreprise : il n'existe aucune instance supérieure qui pourrait produire quelque chose afin que le moi se détache du moi. Toute méthode apparaît seulement comme une forme supplémentaire d'intention — comme le retour du même motif, simplement sous une forme plus raffinée. Aussi bien la recherche que l'idée d'une libération du moi font partie d'un seul et même événement, dans lequel il est cru qu'un chercheur pourrait sortir de CELA, CE QUI EST. Mais comment un scintillement sur l'eau, ou une vague qui n'est rien d'autre que la mer, pourrait-il s'en séparer afin de devoir d'abord éprouver la mer ?

Peut-être ne reste-t-il, à la fin, que ceci : le moi — ou ce qui se prend pour tel — reconnaît son impuissance, reconnaît qu'il n'a aucune existence autonome. Un tel lâcher-prise advient — ou bien n'advient pas. Et s'il advient, alors pour personne.

Alors surgit cette question silencieuse, presque indécente :

Si donc personne ne peut reconnaître quoi que ce soit — qui ou quoi peut alors encore être reconnu ?

Mais précisément ici, là où l'esprit interprétant voudrait encore sauver un dernier observateur, se révèle le renversement décisif : CELA n'est pas une chose qui serait perçue. C'est ce en quoi la perception semble advenir. Ni plus ni moins — seulement l'abîme sans fond et sans raison, qui ne devient jamais contenu.

Apparemment, la conscience surgit. Peut-être même l'idée de l'absence surgit-elle, peut-être un rideau semble-t-il bouger, un voile se lever. Mais CELA n'est ni rideau ni vent — c'est simplement libre de toute détermination et libre de tout spectateur.

Et c’est précisément pourquoi « je » ne peut plus apparaître ici comme instance : si aucun spectateur n’est trouvable, il ne reste non plus aucun possesseur. « Je » peut alors tout au plus apparaître comme sentiment, pensée ou événement — un son dans ce qui advient, non son auteur. Et que tu préfères dire « soi », « moi » ou « néant », cela ne vaut plus que dans ce sens évidé — non comme personne, non comme noyau, non comme position dotée d’une perspective ou comme possesseur, mais comme un mot qui surgit — et qui n’appartient à personne.

Quoi qu’il en soit, rien ne fait face au « moi-soi » — ni un grand « Soi », ni même CELA, et toute formule de possession s’évapore. Peut-être qu’ici se dissout simplement une opposition qui n’a jamais réellement été présente : pas deux, pas d’opposition entre illusion et réalité, pas de vis-à-vis. Du moins dans l’histoire du moi.

Et peut-être tout cela peut-il encore se condenser une fois en ce seul coup :

Sabbe dhammā anattā :

Tous les phénomènes ne peuvent être attribués à aucun moi ni à aucun soi. Et parce qu’il n’y a pas deux, les phénomènes, comme la prétendue vacuité, ne sont eux aussi que CELA : sans différence.

Toute hypothèse est hantement de l’être vide :
presque une apparition sans lieu,
presque une disparition sans temps.

Et là-dedans, rien n’a besoin de devenir un.

Tout-Cela EST SIMPLEMENT.

TABLE DES MATIÈRES

LE JEU DU NÉANT — UN JEU D'ÉNERGIE

LIVRE 2

Tout ce qui apparaît est libre de toute instance porteuse du moi
Préface

Partie IV – L'illumination demeure sans espoir

14. Aucun but, aucun éveil
15. La nostalgie de la lumière – un jeu dans l'ombre
16. Le désespoir comme liberté
17. Les sentiments adviennent – sans personne

Partie V – L'être sans naissance et le « moi »

18. Le langage comme jeu d'énergie – des mots que personne ne prononce
19. « Toi » et « moi » – schémas de pensée du néant
20. Renaissance et karma – pour qui ?
21. Explications scientifiques et visions du monde

Partie VI – Le quotidien dans le jeu d'énergie

22. Ce savoir change-t-il quelque chose ?
23. Rien n'advient – peut-être vois-je le monde autrement
24. Pourquoi la non-dualité – à quoi bon tout cela ?
25. Ma vie change-t-elle à cause de la non-dualité ?
26. Ma relation change-t-elle ?
27. Événement, happening, event – ou simplement vacuité

Partie VII – Épilogue

28. Sainte merde
Postface

La quête

Écrit pour toi, pour moi
et pour tous les chercheurs apparents

Combien d'années avons-nous
couru à travers ce monde plein de promesses,
le cœur saignant de nostalgie ;

combien d'idées et de lignes poétiques
se sont, au fil des années,
gravées dans notre esprit assoiffé.

Nous, egos, attendons encore,
nous attendons et espérons
que quelque chose nous arrive.

Nous ne pouvons rien changer à cela par notre quête —
nous avons essayé toutes les portes
et, heureusement, nous n'avons rien trouvé ;

nous avons médité, contemplé,
nous nous sommes tourmentés avec des formes de yoga,
des jeûnes et des mantras —

nous n'avons choisi nous-mêmes
ni notre chemin,
ni notre origine,
ni notre destin.

Soudain, nous voici, confus,
à la fin de ce cycle,
là où la terre qui se cabre
est submergée par les eaux, brûlée par le feu…

Nous ne savons pas
quand Shakti embrasera notre Sushumna,
ni même si elle doit être éveillée.

Nous sommes encore là :
sincères et forts en pensées —
crieurs déclarés dans le désert,
vaincus devant nous-mêmes.

Pour nous,
qui nous tenons au bord de nulle part,
entre jour et nuit, guerre et paix,
contrainte et liberté,
moi apparent et néant,
ces lignes ont été écrites.

Même si nous ne trouvons ici
ni dualité
ni promesse arrogante :

pas de nouveau bonheur,
pas de prix au bout de la route —
car il n'y a pas de moi, pas de monde,
et l'aurore est là depuis longtemps déjà.

Il y a simplement ce qui EST —
mouvements apparents, reflets,
reproductions spiralées du néant…

Comme il est vain
de réfléchir aux désirs, aux nostalgies, aux rêves
et aux « empreintes de pensée ».

Et pourtant, si tu le veux,
tends-moi quand même la main
et laisse-nous découvrir ensemble,
avec temps et loisir,
les lignes qui suivent…

Peu importe qui ou quoi
a écrit cette œuvre.

Reto Ray Schaffer
Extrait de *Tout est vert – Partie 1*

PRÉFACE

La première partie a montré que l'expérience « je suis ici » est intenable. Non comme une thèse, mais comme une évaporation aimante : aucun point de vue ne demeure, aucun propriétaire ne peut faire valoir de droit, aucune phrase n'est la dernière.

La deuxième partie n'est pas simplement la continuation de ce chemin, mais un nouveau climat à l'horizon — traversé par davantage de littérature, davantage de poèmes, davantage de vibration dans l'expression.

Cette deuxième partie n'est pas un guide. Elle ne veut ni apaiser ni offrir une nouvelle technique spirituelle. Même si, dans cette partie également, rien ne se laisse retenir, de nouveaux thèmes et de nouvelles boucles de commentaires apparaissent. Nous parlons de nostalgie, de karma, de renaissance ou de désespoir — et nous demandons même ce que cette non-dualité pourrait bien nous « apporter ». Mais attention : rien de ce qui se trouve dans ce livre n'est juste ou faux. Il n'y a aucune vérité pour quelque chercheur que ce soit : pas de monde, pas de responsabilité, pas de libre arbitre, pas même de moi.

Il y a simplement un jeu d'énergie limpide. Un événement inconditionné, un monde d'apparitions, un jeu du monde (*Līlā*). Mais même lorsque perception ou expérience advient, cela ne signifie pas que « quelque chose » advienne réellement pour « quelqu'un ». Personne ne monte sur les planches de ce monde, personne ne peut modifier volontairement des conditions ou un événement. Cela apparaît seulement ainsi. Il n'y a que ce jeu d'ombre et de lumière, dont personne ne sait pourquoi CELA advient seulement en apparence — peut-être dans l'esprit.

Et au milieu de tout cela se montre peut-être cette étrange clarté : oui, les buts ne sont fixés par personne — et pourtant ils semblent apparaître, comme un simple happening, comme tout le reste. Un moi et un monde sont supposés ; des pensées d'espace-temps s'éveillent, tout comme la causalité, les dimensions et les distances — tout cela n'est qu'un seul et même événement. Et tout advient immédiatement et directement, sans aucune distance dans l'espace.

« Ici », où tout EST déjà, il ne peut y avoir aucun chemin, aucune hâte de rentrer à la maison, aucune arrivée quelque part. Le mouvement, le désir et la fine grammaire de la localisation — « plus tard », « après », « ici » et « là-bas » — apparaissent à l'entendement perceptif avec une telle force de conviction qu'ils semblent devoir réellement exister, comme s'ils se rapportaient à quelqu'un. Et pourtant cela aussi, comme tout le reste, n'est qu'un événement :

l’apparition d’une direction, d’une proximité et d’un éloignement — sans porteur, sans but, sans personne à qui quoi que ce soit serait jamais arrivé.

Ce livre n’a pas de message. Il s’est écrit de lui-même, libre de toute intention, et ne veut rien expliquer. Il laisse les tensions demeurer. La non-dualité n’apparaît pas ici seulement comme une clarté froide et directe, mais aussi comme chaleur et émotion : le moi désire, aime, souffre, se tourmente, se met en scène — et pourtant il n’y a personne qui fasse tout cela. Le masque qui s’est incrusté dans la chair n’a pas besoin de changer, ni de devenir plus acceptable pour la société. Ce logiciel intérieur ne doit être ni accepté ni rejeté ; car le rejet ne serait qu’un autre tour de passe-passe, et l’acceptation une pose plus subtile. Tout cela n’est que jeux qui semblent seulement advenir — que nous le voulions ou non.

Pourquoi donc s’identifier à cela ? Pourquoi se méprendre comme auteur de « ses » pensées et de « ses » mouvements ? Et même si l’identification advient — cela aussi est indifférent. Peu importe combien de fois le moi revêt ce manteau nommé « persona », s’enchevêtre dans des histoires, peu importe si « ma vie » recommence à se sentir importante — cela aussi est simplement ce qui EST : parfait ou imparfait. Non comme consolation, mais parce que rien ne peut réussir ni échouer pour personne.

Et bien sûr : au fond, tout est indifférent. Non au sens d’une froideur sans relation, mais parce que rien ne peut être autrement que ce qu’il est précisément maintenant. Le caractère vit comme il peut vivre ; il ne peut sortir de sa peau. Et si l’improbable devait advenir — une rupture, une transformation, un silence — alors cela aussi est simplement ce qui EST.

Sur le plan formel également, cette deuxième partie respire en deux tonalités qui ne se contredisent pas, mais agissent différemment. D’un côté, les textes poétiques qui assouplissent, entourant l’insaisissable d’images, de figures de pensée et d’échos venus de la philosophie, de la mystique et de l’expérience. De l’autre, les questions adressées à Andreas et ses réponses : non pas une instance supérieure, non pas un savoir meilleur, mais plutôt un contre-rythme qui retire au penser son sol là où il voudrait aussitôt faire de chaque éclat un concept.

La forme de cette deuxième partie suit elle aussi cette idée fondamentale : après chaque chapitre figurent huit questions. Non comme méthode, mais plutôt comme points de raccord libres de la pensée — comme des moments où le lecteur souhaiterait peut-être encore clarifier quelque chose. Viennent ensuite les réponses d’Andreas : aucun contre-argument, aucun « meilleur savoir », aucun commentaire venu de l’extérieur, mais des formulations telles qu’elles surgissent. Tantôt précises, tantôt désagréablement simples, tantôt si brèves qu’elles retirent à l’intellect tout sol sous les pieds. Et pourtant, même si elles étaient partiales ou formulées par de prétendus identifiés, elles ne demeureraient rien d’autre qu’un événement spontané de la totalité.

Ainsi, lorsque « toi » et « moi » apparaissent ici, ce n'est pas comme propriétaires d'une vérité, mais comme figures dans l'événement. Et lorsque le texte devient parfois poétique, ce n'est pas pour ensorceler, mais parce que la poésie elle aussi n'est qu'un événement dans le néant : un vacillement sur l'écran, un parfum, une coupure, une lueur sans lieu.

Ne lis donc pas cette partie comme un mode d'emploi, mais plutôt comme un climat qui traverse le ciel : comme quelque chose qui vient et s'en va — sans raison, sans porteur, sans moi témoin. Rien n'est ajouté. C'est plutôt l'habitude d'attribuer toute chose à un propriétaire intérieur qui tombe. Et s'il ne reste à la fin qu'une seule phrase, alors peut-être celle-ci :

Les sentiments adviennent — et ce qui tourmente aussi — sans personne. Tout-Cela demeure ouvert et libre.

Partie IV – L’illumination demeure sans espoir

14. Aucun but, aucun éveil

… et un jour, je me suis demandé :

Qu’est-ce qui pourrait bien s’éveiller du néant —
un champ semblable à l’espace, imprégné de tendances ?
Un esprit perceptif rêvant de karma,
qui tisse des causalités et invente « l’esprit » ?
Une mer holographique de lumières,
qui porte tout en elle —
étoiles, pensées, parfums, désirs ?

Une matrice qui, par souffles saccadés,
crache tous ces motifs sauvagement dansants,
qu’un cerveau résonant lit apparemment ?

Ou bien tout EST-il depuis toujours nulle part —
répliqué, mis en langage, conditionné,
jusqu’à ce que CELA, CE QUI EST,
semble recouvert ?

Poussière d’étoiles avec des interstices —
remplis de briques du néant.

Mais à quoi bon, au fond,
cette « hypnose du moi »,
s’il n’existe même pas de centre ?

Il y a ce soi-disant étant — si toutefois ce nom n'affirme pas déjà trop.

Un néant qui, à l'aube, n'apparaît pas comme un manque, sans pour autant devenir plénitude.

Plutôt un silencieux ensoleillement au seuil de tous les mots, avant que le monde ne se lève pour un observateur, avant que le temps et le dualisme ne s'ébranlent.

Parménide l'avait pressenti : l'être est ; le non-être n'est pas.

Et pourtant — si cette séparation elle-même n'apparaissait que dans le rêve d'un observateur qui n'a jamais réellement été ?

Et si l'être et le non-être, le moi et le non-moi, samsara et nirvana n'étaient que des figures séduisantes d'une dualité hypnotique ?

Alors Tout-Cela repose sans distinction — pour personne — au-delà de l'ici-bas et de l'au-delà, au-delà du commencement et de la fin.

Avant même qu'une pensée ne surgisse, avant que l'espace et le temps ne commencent à respirer, il y a — si même cela n'est pas déjà trop dire — CELA qui ne connaît ni origine ni but.

Peut-être la physique moderne n'effleure-t-elle ce « CELA » qu'à travers l'image d'un univers-bloc — sans lieu, hors du temps, et pourtant traversé par le passé, le présent et l'avenir.

La lumière ne donne que l'impression du mouvement — et pourtant elle n'est jamais arrivée, n'a jamais quitté quoi que ce soit ; elle est simplement.

Dans le mouvement mémoriel du mental — quoi que ce mental puisse être — naît l'impression d'un flux, bien que rien ne s'écoule : un rythme sans donneur de cadence.

Chaque mot sonne alors comme un écho. Personne n'a parlé, et pourtant cela résonne.

Peut-être parce qu'ici le son lui-même n'est pas même son — seulement un léger frémissement du néant dans le nulle-part.

Et précisément là où de telles images paraissent les plus vastes, cela se montre souvent le plus clairement :

Elles ne portent rien. Elles ne font qu'indiquer.

Là où tout EST déjà, il ne peut y avoir ni but ni accomplissement. Car tout but suppose un moi et un « pas encore » : une distance inventée dans un espace qui ne connaît aucun écart. Dans un tel champ, toute aspiration s'effondre sur elle-même. Aucun chemin, aucun progrès, aucune ligne — pas même un point. Seulement un maintenant immobile, qui semble se laisser advenir et pourtant demeure immobile. Et si quelque chose arrive malgré tout, alors peut-être

seulement parce que cela n'aurait jamais pu être autrement. Et sinon — alors simplement cela.

Illumination et ignorance : deux hypothèses qui s'enfoncent en elles-mêmes sans un moi supposé.

Dans l'Advaita, il est dit : personne ne s'éveille.
Dans le Dzogchen : rien ne dort.

Les deux pointent au-delà d'eux-mêmes — deux possibilités apparentes dans lesquelles respire le même silence.

Et pourtant, celui qui suit ces mots écoute probablement encore quelque chose : une connaissance profonde, un bain dans une vaste étendue traversée de lumière, un contact qui ferait éclater l'intime, un tremblement, comme si l'Illimité effleurait pour un instant l'apparition.

Les espaces se remplissent d'attente, du désir d'une étincelle invisible. Des mains se tendent pour recevoir quelque chose — mais rien ne vient.

Il n'y a jamais autre chose que CELA, CE QUI EST.

Dans le soufisme, on appelle cela *fanā* — l'extinction du soi dans le Bien-Aimé.

Mais cela non plus n'est ni un devenir ni une union — car là où personne ne demeure, il n'y a ni extinction ni quoi que ce soit qui puisse s'unir.

C'est précisément pourquoi il est dit dans le Zen :

« Avant l'illumination — couper du bois, porter de l'eau.
Après l'illumination — couper du bois, porter de l'eau. »

Ce qui semble se transformer n'a jamais été séparé de l'Inchangé. La transformation advient — sans transformateur.

Beaucoup viennent ou lisent non pour comprendre, mais pour sentir « quelque chose de grandiose ».

Ils cherchent la soi-disant vérité, le frisson de l'éveil, la douce ivresse du silence.

Ils appellent cela énergie, présence, paix, illumination, réalisation — autant de noms pour l'ouverture du cœur, pour la décapitation du moi, qui peut-être s'admire encore lui-même dans sa disparition.

Mais le sentiment de vouloir quelque chose ou d'être « transformé » demeure, en fin de compte, un sentiment du moi.

En vérité, aucun mouvement n'advient ni n'est jamais advenu — car tout ce qui est n'est qu'un EST intemporel.

Transformation — un écho du temps qui se dépose secrètement sur l'être vide.

Aveugle peut-être, sans même savoir pourquoi.

CELA, CE QUI EST, ne change pas — cela semble seulement se transformer lorsque le rêve de la vie se déploie d'image en image.

Mais cela aussi n'est qu'un effet cinématographique dans le mental de l'être, un scintillement sur l'écran du néant.

Peut-être l'éveil est-il comme la rosée qui se dissout déjà dans la première douce lumière du matin — non parce qu'elle disparaît, mais parce qu'elle n'a jamais été séparée du ciel qu'elle reflète.

Mais le moi — ce fantôme rusé — tente de se dépasser lui-même, et c'est précisément ainsi qu'il semble se maintenir en vie — s'il y avait un moi. Chaque tentative de s'en débarrasser en engendre un nouveau : plus fin, plus subtil, mais fait de la même étoffe du désir. Non par faute morale, mais parce que l'illusion semble densifier sa propre ombre.

Oui, le moi est comme une éponge dotée d'un réflexe d'absorption — lorsqu'il veut se détacher, il semble vouloir absorber encore davantage en lui-même. Un réflexe qu'il ne peut diriger volontairement.

Ainsi absorbe-t-il tout : perception, mémoire, interprétation… peur et éclat, louange et blâme, sens et hasard — et appelle ensuite ce qu'il a incorporé « vie personnelle ».

Et pourtant : tout cela n'est rien d'autre qu'un événement dans le néant.

Ainsi l'être humain reste pris dans le cycle de sa sainte absurdité.

Il cherche ce qui le cherche, et ne trouve que la trace de ses propres pas apparents — comme une vague, écumant pour un instant, qui croit connaître l'océan.

Mais comment expliquer l'eau ou l'énergie — si CELA est simplement soi-même ?

Pour Shankara, le moi était le reflet de la conscience incarnée ;
pour les neurosciences, une fonction ou un commentateur sans centre ;
pour le mystique, un mirage dans l'éternel maintenant.

Dans le Zen, il est dit :

Le moi — comme le reflet de la lune sur l'eau agitée ; une lumière qui ne peut jamais briller depuis elle-même.

À la fin ne demeure que CELA, CE QUI EST.

Jamais commencé, jamais silencieux, jamais bruyant.

Peut-être porte-t-il tout en lui — et ne fait… rien.

Libre de tout but. Libre de l'idée d'un éveil.

Seulement CELA, qui est sans commencement ni fin — et qui pourtant ne peut jamais finir.

Comme l'eau qui est elle-même — sans surface qui pourrait se refléter elle-même.

Chapitre 14 – Questions à Andreas

1. Si l'être et le non-être ne sont plus distinguables, et si chaque « EST » ou « CELA » n'est qu'une désignation — tout comme chaque « n'EST pas » : que reste-t-il alors, lorsque tout ce sur quoi nous réfléchissons devient de toute façon un concept trop étroit ?

Chaque « existe » et chaque « n'existe pas » sont déjà « trop ». Et pourtant, c'est ce qui semble se produire. Il n'y a absolument aucun « au sujet de ce qui est », car déjà la plus infime impression que quelque chose existe naît de ce que l'on appelle l'illusion du moi. Mais cette impression aussi — « il y en a un » ou « il n'y en a pas » — est, comme cette soi-disant illusion du moi, seulement un événement de la totalité, qui s'éprouve, pour une raison inconnue, comme existante et pose des questions sur l'existence et la non-existence.

Qui affirme donc que certaines choses existent et que d'autres n'existent pas ? On ne peut répondre à cette question. Mais lorsque l'expérience du moi se révèle — pour personne —

comme illusion, toute question d'existence et de non-existence retombe dans le « néant » vivant : dans un état qui n'en est pas un et qui ne peut se vêtir de mots. Le néant vivant est-il ce qui demeure ? Oui et non. Il n'y a aucune expérience du fait que « quelque chose » demeure ; et pourtant il ne demeure rien qui nie.

---

2. Si tout EST simplement : qui juge alors ce « film » ? Un « moi » ? Mais il n'y a justement pas de moi. Et si la « réalisation » n'est pour personne — qui affirme alors, malgré tout, un éventuel éveil ?

Dans la libération, il ne reste personne pour faire quelque affirmation que ce soit au sujet de la réalité. Il ne reste donc même rien de l'éveil. La réalité naturelle est et demeure hors du temps, non vécue. Il n'y a tout simplement personne.

---

3. S'il n'y avait peut-être réellement pas d'espace-temps, comment pourrions-nous encore parler d'un « but » ? Ou bien un but n'est-il qu'une sorte de nostalgie du retour à la maison — née de l'idée illusoire d'être séparé ?

La réalité naturelle est une apparition intemporelle qui ne vient jamais, ne part jamais et n'« est » jamais réellement. Elle n'a pas de but et ne mène jamais nulle part. L'impression de mener une vie en processus, orientée vers un but, fait partie de l'illusion d'être quelqu'un. À l'intérieur de l'illusion, toutefois, cela se ressent comme si l'on se trouvait engagé dans un processus vers quelque chose de plus grand. Il s'agit plutôt d'un espoir. L'impression que quelque chose semble manquer fait partie de l'illusion. C'est précisément de cette impression que naît la recherche. De cette impression naît le sentiment de devoir chercher, ainsi que l'espoir que quelque chose va encore venir. En ce sens, le but — l'espoir qu'il existe un accomplissement futur — est une ombre du sentiment de manque. Le dilemme, c'est que l'impression de manque, issue de l'illusion du moi, est elle aussi une apparition impersonnelle.

Cela signifie que personne ne veut que quelque chose devienne différent. La nostalgie d'un accomplissement personnel — « vouloir que quelque chose change » — est rêvée, même si, à l'intérieur de l'illusion, elle se vit comme réelle. L'apparition naturelle de ce qui apparaît est sans besoin. Même la fin de l'expérience du manque n'est pas nécessaire.

4. L’éveil est-il une reconnaissance — ou la fin de la possibilité d’affirmer encore une « reconnaissance » ? Si le moi subjectif tombe : qui pourrait encore savoir qu’il est tombé ?

L’éveil est à la fois reconnaissance et fin de la possibilité que quelque chose puisse être réellement reconnu. L’illusion d’un sujet tombe, et il ne reste personne. Il ne reste personne qui se positionne lui-même. Que l’illusion soit tombée ou non devient insignifiant. Ce qui est intéressant, c’est que toute cette manière de penser se dissout : celle qui divise sa propre vie en « éveillé ou pas encore éveillé », en « heureux ou pas heureux ». « Être heureux », au sens d’un état durable de plénitude, est une catégorie qui n’a de signification qu’à l’intérieur de l’illusion du moi. Dans la libération, cette question ne se pose plus — en raison de l’absence de celui qui questionne.

---

5. Si le temps est illusion et si un moi n’existe pas : qu’est-ce qui se « développe » encore, qu’est-ce qui grandit, qu’est-ce qui vieillit ? Et pour qui mouvement ou processus apparaissent-ils, si personne n’est réellement là ? Qu’est-ce qui bouge au juste ? « Nos » pensées bougent-elles — et si oui : pour qui ?

Développement et changement sont des apparitions intemporelles. D’un côté, ils sont ce qui semble se produire ; de l’autre, ils sont vides et dépourvus de signification. Aucun changement ne conduit à davantage de totalité. Rien de ce qui arrive ne mène à l’expérience d’une totalité plus grande. Vu ainsi, tout mouvement est une apparition intemporelle en tant que totalité non séparée.

---

6. Apparemment, ce moi n’existe donc pas : mais qui fait alors l’expérience de « chercher », de « lâcher prise » ou de « s’éveiller » ? Et si ces mouvements devaient malgré tout

apparaître : qui se trompe alors, s'il n'y a personne — si personne ne peut être déçu ?

Le moi ne peut ni « chercher », ni « lâcher prise », ni « s'éveiller ». Le moi qui a l'impression d'accomplir des actions est une illusion. Cette illusion n'a aucun pouvoir. Elle n'a pas non plus de pouvoir sur elle-même, puisqu'elle n'est elle-même qu'une apparition impersonnelle dans le Tout. Il n'y a aucun moi réel dans l'illusion du moi. Elle est ce qui semble se produire, y compris l'impression que l'on fait quelque chose et que l'on peut faire quelque chose.

---

7. Une métaphore du chapitre dit que le « moi » n'est qu'un reflet de lune sur l'eau : donc cela aussi est CELA. Mais « l'eau » n'est-elle pas déjà encore une image ? Le reflet peut-il jamais « comprendre » qu'il est vide et qu'il n'est en réalité rien, si comprendre n'est lui-même qu'un autre reflet ?

Il n'y a pas de moi. Cela signifie qu'il n'y a même pas de reflet sur l'eau ; rien qui serait, d'une quelconque manière, séparé de l'eau. Ce qui semble se produire est cette réalité naturelle. Réelle et irréelle hors du temps, être et non-être entrelacés, il n'existe aucune réalité absolue. La soi-disant illusion du moi est ce qui semble se produire lorsqu'elle se produit. Elle aussi est la réalité naturelle. Elle aussi est parfaite, impersonnelle, réelle et irréelle. Toute compréhension à l'intérieur de l'illusion est illusoire. Puisque personne n'existe absolument, il n'y a aucune réalisation de ce qui semble se produire.

---

8. Il est dit que la vie, la veille et l'éveil ne sont qu'une sorte de rêve, et que personne ne peut réellement en témoigner : peut-on alors encore parler d'un « rêve » ? Et l'illusion et la réalité peuvent-elles jamais vraiment se dissoudre, s'il n'y a personne et si le rêve n'a jamais commencé ?

Voilà la bonne nouvelle : il n'y a absolument aucun rêve. Il n'y a pas d'illusion, pas de moi. Il n'y a rien à surmonter ; aucune séparation et aucun obstacle. Tout est ce qui semble se produire. Aucun sentiment, aucune pensée, aucune situation ne s'oppose à la réalité naturelle. Rien ne

sépare. Cette insouciance naturelle est réalité vécue. Que se passe-t-il encore alors ? — La liberté pour personne.

Méta-question

Si personne n’est là pour nommer : toute explication n’est-elle pas elle-même seulement apparition — et la « non-dualité » seulement la prochaine étiquette dans le même hantement ?

Oui, c’est ainsi. Il n’y a pas d’explication. Il n’y a pas de « c’est comme ceci ou comme cela ». Tout enseignement et toute instruction sont dépourvus de substance. Ce qui semble se produire est inexplicable. L’événement direct de ce qui semble se produire ne peut être ni expliqué ni connu. En ce sens, il n’y a pas de non-dualité ! Cette liberté est au-delà de tout savoir. Elle ne peut être ni enseignée ni apprise, puisqu’elle est tout.

15. La nostalgie de la lumière – un jeu dans l’ombre

La nostalgie de la lumière ne naît que parce que la demeure — CELA, CE QUI EST — n’est plus ressentie immédiatement, mais semble perçue par un moi qui n’a jamais réellement existé. Elle est l’impulsion discrète d’un esprit qui pressent son origine sans pouvoir la saisir — une main tendue vers « quelque chose » qui n’a jamais été absent. Elle surgit d’une position supposée, qui ne s’est jamais trouvée elle-même et qui pourtant cherche un appui : au-dehors, en Dieu, dans la totalité, dans quelque retour imaginé.

Ce mouvement paraît réel, sacré, urgent — et pourtant il n’est que le fin écho d’un être apparemment séparé, un regard traversé par l’esprit perceptif, qui croit manquer de quelque chose. Ce qui est cherché est déjà ici. Ne fut jamais absent. Seul le regard focalisé demeure comme séparé de CELA, CE QUI EST — séduit par son propre élan, par ce qui a été lu, par l’éclat des représentations. Ainsi reste-t-il, ne serait-ce qu’en apparence, séparé de CELA, CE QUI EST.

Mais c’est précisément ici que se trouve la faille de toute la construction : la nostalgie n’est pas un appel lancé à travers une distance — elle est l’apparition immédiate d’un événement qui n’a jamais été séparé. Une question demeure : ce mouvement qui s’ordonne de lui-même a-t-il besoin d’une quelconque signification ? Probablement pas. Car ce qui se montre ressemble plutôt à un jeu de formes, à un fugitif entretien de la vacuité avec elle-même — *Līlā*, comme disaient les anciens : le jeu divin, vagues débordantes ayant oublié qu’elles sont toujours de l’eau.

À partir de telles ombres qu’il tisse lui-même, l’être humain façonne son monde intact — lambeaux d’histoires, éclats de croyance, chemins, buts. Il les tient pour vrais et s’y accroche, comme si quelque chose pouvait le sauver, alors même qu’il le crée lui-même, fût-ce seulement dans la croyance. Ainsi le jeu recommence : le Tout se cherche lui-même, se perd, se retrouve — comme une vague qui se prend pour la mer.

L’être humain suit la trace de ses pensées, veut les ramener jusqu’à leur origine — comme si quelque chose l’y attendait. Il veut comprendre, lit, médite, prie, implore — un cercle qui se pense lui-même. Mais personne ne joue ce jeu. Aucun centre, aucun joueur, aucune espérance — ni moi absolu ni moi relatif. Il n’y a qu’un événement qui, du point de vue du moi,

semble se contempler lui-même et prend alors l'allure d'un regard conscient de soi, ayant oublié qu'il est vide.

L'esprit qui veut comprendre fait partie de l'ombre, du même néant qu'il tente de traverser. La tentative de saisir la lumière semble projeter des ombres : un événement magique dans le néant. Les pensées qui veulent éclairer se défont dans leur propre brouillard. Puisqu'il n'y a pas de moi, on pourrait peut-être dire que c'est l'Absolu lui-même qui se perd dans des motifs lisibles — mais cela aussi ne serait qu'une supposition. Car ce qui apparaît comme créé ne sait rien de ce que voudrait un prétendu créateur.

Et pourtant elle demeure, cette nostalgie — aussi ancienne que tout frémissement de conscience : une vague qui cherche la mer sans savoir qu'elle est cette eau sans substance ; une résonance de l'Un qui croit manquer de quelque chose ; un oiseau qui heurte son reflet dans l'espoir de traverser enfin la réflexion. Peut-être ce désir n'est-il que le doux appel de l'être vers lui-même, lui qui ne peut ni se saisir ni se comprendre — puisqu'il EST simplement.

Rumi écrivit : « Tu vas de pièce en pièce à la recherche du collier de joyaux qui repose déjà autour de ton cou. »

Et dans le Zen, il est dit : « Si tu cherches la lumière, va là où aucune ombre ne tombe. »

Les soufis disent : la nostalgie est le feu dans lequel le papillon de nuit se jette — pressentant qu'il se perdra dans la flamme.

Mais peut-être l'être humain aime-t-il les images supposées parce que ces histoires lui donnent une histoire. Il appelle ces expériences « croissance », « transformation »… Pourtant l'être ne grandit pas. Il est — hors du temps, sans lieu, indivisé. Ce qui bouge n'est qu'un bref éclair dans le silence, un jeu de miroirs entre lumière et ombre sur une scène immobile que personne ne foule. Le Sans-limites se rêve en formes, en couleurs, en rencontres. Le vide devient visage, pensée, étoile.

Peut-être l'univers ne respire-t-il que pour se souvenir un bref instant qu'il n'est jamais né. Néant et être, être et apparence — pas deux, seulement une unique pulsation silencieuse, un agir qui ne sait pas qu'il agit. Mais peut-il agir, s'il est déjà tout ce qui EST ?

Shankara le nommait *Sat–Chit–Ananda* — être, lumière, félicité — sans moi.

Parménide vit ceci : déjà la pensée « je suis » est l'être lui-même.

Les gnostiques parlaient de Barbelo — l'origine autolumineuse issue du néant.

Et plus radicalement encore :

Le néant est la lumière qui ne sait rien d'elle-même ni de la lumière — un rayonnement sans source, une clarté sans chose éclairée.

Aucune substance, aucun soi, aucun vis-à-vis. Seulement une pure capacité d'apparaître, sans personne ni rien qui apparaisse.

Peut-être la nostalgie n'est-elle que le doux appel de la source vers elle-même — un souvenir sans mémoire, un appel sans distance. Soif d'eau alors que l'on est soi-même océan. Appel du chez-soi alors qu'aucun pas n'a jamais quitté la maison. La lumière cherchée n'a jamais été cachée — seul le regard était aveuglé par sa propre recherche.

Et lorsque le désir se tait, il ne reste plus rien. Mais ce rien est cette clarté silencieuse qui n'a jamais su qu'elle était, ou avait été, lumière.

Et parfois, la nostalgie bascule hors de la tête dans la nature charnelle du corps — non comme une « réponse », plutôt comme une brise légère dans une forêt encore humide, comme le parfum délicat dans la nuque d'une femme, appelant la proximité sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer davantage.

Mademoiselle Terre (Lohita)

Comme elle est tendre, ta peau qui n'est plus jeune.
Comme elles sont longues, tes jambes encore vigoureuses.
Seras-tu mienne cette nuit ?

Je rêve de pommes, de melons au miel, de tes seins,
du paradis entre tes hanches,
des désirs terrestres et féminins,
tandis que je plonge mon regard
dans tes yeux pleins de désir.

Maintenant je te veux —
avec plus qu'un peu de nostalgie,
avec plus que du désir terrestre et de la tendresse,
m'épuiser à ta nature divine.

Et toi, femme, tu me laisses faire avec joie.

Ce que je sais, ce que je peux, ce que j'ai,
ce n'est pas grand-chose,
mais je te l'offre.

Ton corps de terre ondule en respirant profondément,
d'abord doucement, puis de plus en plus sauvagement.

La porte du ciel est maintenant grande ouverte.

Les dieux, excités, murmurent,
redoutant l'assaut d'une puissance créatrice concentrée.

Mon esprit veut, avec le corps, le cœur et la langue,
explorer les mystères au-delà même de ce jardin.

Le déferlement des vagues s'accélère,
l'écume jaillit.

Avec un dernier rayon de soleil dans l'œil…
et comme né à nouveau,
j'essuie mes lèvres amères-douces,
ivres de sang,
tandis que la nuit descend doucement
sur le paysage vallonné.

Chapitre 15 – Questions à Andreas

1. Si la nostalgie de la lumière ne naît que d'une séparation apparente, c'est-à-dire de la dualité, qu'est donc exactement la nostalgie — une erreur dans la matrice, un signal, ou simplement une nouvelle vague subtile sans possesseur ?

La nostalgie de l'accomplissement appartient à l'illusion d'être « quelqu'un ». Pour le moi, elle est le désir profond du cœur de pouvoir enfin arriver. Il espère qu'un jour ce sera « vraiment bien » — comme expérience personnelle. Ce désir du cœur, cette profonde nostalgie, appartient à l'illusion du moi — et, en même temps, elle est simplement ce qui semble se produire. Elle est totale et, simultanément, vide.

Beaucoup de personnes me rapportent — et je le connais aussi par moi-même — que ce moi peut « brûler » dans la nostalgie lorsqu'il n'y a plus aucun espoir qu'elle soit comblée. Dans cette absence d'issue, la nostalgie est entièrement et purement elle-même — et se révèle être ce à quoi elle aspirait.

---

2. Reto écrit : « Ce qui est cherché n'a jamais été absent. » De quoi se compose alors le manque ressenti — mémoire, représentation, tension corporelle, langage ? Et qui, ou quoi, « manque » réellement de quelque chose ?

Le « manque ressenti » naît directement de l'illusion d'être un « moi ». Moi et manque sont inséparables. On pourrait dire qu'avec l'impression d'être un moi apparaît immédiatement le sentiment d'avoir perdu « l'unité ». De ce sentiment naissent la nostalgie et la recherche.

Ce qui reste caché au moi : la recherche n'est pas séparée de lui — elle en est elle-même, dans l'expérience, la cause. Si l'on voulait malgré tout le décrire, l'expérience du moi serait une sorte d'énergie. Mais cette énergie est illusoire. Personne ne manque réellement de quoi que ce soit. Rien ne manque réellement à personne. C'est une illusion.

3. Si c’est précisément la recherche qui aveugle le regard : toute pratique — lecture, méditation, prière — est-elle automatiquement autosabotage ? Sinon, à quoi reconnaît-on la différence entre « recherche » et simple « événement » ?

Je n’appellerais pas cela de l’autosabotage. Car la recherche appartient à l’expérience du moi. Il n’y a pas de moi qui ne cherche pas. Pourtant, tandis que le moi a l’impression que la recherche est nécessaire et importante, elle sert surtout à maintenir l’illusion.

Le moi s’expérimente comme « pratiquant » et veut récolter, vivre et posséder les fruits de la recherche. Aussi sincère que puisse paraître la recherche, elle demeure à l’intérieur de l’expérience du moi et n’en sort jamais.

La différence entre « recherche » et « simple événement » ne pourra jamais vraiment être établie — car la recherche elle aussi est un « simple événement ». En réalité, il n’y a jamais de recherche ; l’énergie de recherche elle-même est une apparition : vide de contenu, irréelle, ne menant nulle part. En ce sens, elle n’a aucune substance.

---

4. Si l’esprit qui veut comprendre fait partie de « l’ombre » qu’il voudrait traverser : comprendre peut-il jamais « dissoudre » quelque chose — ou ne fait-il qu’affiner l’ombre en un concept plus complexe, ou en une identité plus subtile, celle de « celui qui, de toute façon, ne pourra jamais rien percer à jour » ?

Comprendre fait partie de la totalité naturelle. L’illusion consiste à croire que comprendre appartient à « quelqu’un » et qu’il serait réel comme possession. La réalité naturelle — rien d’autre que ce qui semble se produire — ne peut être comprise comme totalité.

Ni la science ni la religion n’ont jusqu’ici été capables de fournir une réponse satisfaisante, pour l’être humain, à la question de la vérité. La science présente des résultats toujours plus fragmentaires, et la religion répond souvent à la question par un simple « croire en une puissance supérieure ». En même temps, la science elle aussi espère une vérité unique et

définitive, tandis que la religion se perd dans les règles, les aspects et les interprétations. Dans les deux cas, on trouve à la fois fragmentation et simplification.

Le dilemme est celui-ci : un événement à la fois réel et irréel ne peut jamais être « dissous » par la compréhension. Comprendre lui-même est réel et irréel : il semble se produire, et pourtant il n'y a personne qui « possède » cette compréhension et comprenne réellement. La recherche dans l'esprit est vaine. L'impression de « comprendre de plus en plus » fait partie de l'illusion du moi — elle se confirme précisément dans cette impression.

---

5. Reto appelle cela Līlā, disons un entretien de la vacuité avec elle-même. Cela implique-t-il une quelconque « intention divine » — ou bien le mot « jeu » est-il déjà trop anthropomorphique, donc encore une histoire que le mental pose sur l'apparition aveugle ?

Oui : l'idée d'un jeu cosmique présuppose qu'il existe un événement réel dans l'espace et le temps. Or il n'existe ni événement réel ni instance qui y aurait une intention. Ce qui semble se produire est simplement lui-même. L'unité ne joue pas. Elle est.

---

6. Si l'être ne grandit pas et ne peut pas se transformer : quel est alors le statut de « l'expérience », de la « croissance », de la « guérison », de « l'éveil » ? De simples étiquettes narratives — ou indiquent-elles de véritables déplacements dans le ressenti, même si personne ne les possède ?

Expérience, croissance, guérison et éveil sont des apparitions de la totalité — c'est-à-dire ce qui semble se produire. En tant que telles, elles sont réelles et irréelles : elles sont ce qu'elles sont et, simultanément, hors du temps et vides de contenu.

En tant qu'apparition « être humain », nous vieillissons. Nous tombons malades, nous guérissons et, dans le meilleur des cas, nous mûrissons avec les années. Les corps naissent et meurent. C'est la réalité naturelle, intemporelle : totale — et pourtant elle ne conduit pas réellement à une totalité « plus grande ».

L’impression que « cela va quelque part » fait partie de l’illusion du moi. Dans son essence, cette apparition ne mène nulle part. Elle est toujours également juste et entière.

---

7. Reto suggère que l’Absolu « se perd dans des motifs lisibles » et ne se reflète plus, parce qu’il n’y aurait rien à refléter. L’Absolu peut-il seulement « perdre » quelque chose sans introduire en douce le temps, le changement et le manque ? Vers quoi cette phrase pointe-t-elle réellement ?

Le reflet appartient à l’apparent. Rien ne peut être gagné, rien ne peut être perdu. L’événement intemporel ne bouge pas — et pourtant il n’est pas immobile. Il est sans défaut et sans ajout.

---

8. Si la nostalgie est « le doux appel de la source vers elle-même » — un appel sans distance : pourquoi cela fait-il alors mal ? Pourquoi cela se ressent-il comme échec, urgence, manque sacré ? Qu’est-ce qui produit cette piqûre, si personne n’est séparé ?

Il faudrait répondre : c’est la totalité elle-même qui apparaît comme illusion de séparation, de manque et de souffrance ressentie à partir de là. C’est la réalité naturelle qui, apparemment, « pique » — sans qu’il y ait jamais eu réellement de piqûre.

À la question du « pourquoi ? », il n’y a pas de réponse. C’est l’une des questions les plus pressantes à l’intérieur de l’illusion — et elle demeure sans réponse précisément parce qu’elle vient de l’illusion. Cette douleur de séparation est ce qui semble se produire, sans cause réelle en profondeur.

Méta-question

Si tout cela passe par des images — lumière/ombre, vague/océan, source/appel — ces images ne sont-elles pas déjà elles-mêmes de subtiles dualités, de nouveaux « joyaux » pour le mental du chercheur ? Que reste-t-il lorsque l'image elle aussi s'effondre ?

Oui : rien ne reste. Lorsque le chercheur s'effondre, il ne reste aucune image, aucune compréhension, aucun sentiment de « réalité naturelle » — bien qu'elle soit alors, très concrètement et indubitablement, tout.

Le chercheur cherche quelque chose à quoi se tenir : compréhension, images, sentiments, expériences. Mais tout cela est vide et ne le mène nulle part — sinon dans un état illusoire d'arrivée provisoire et de paix trompeuse. Lorsque l'illusion s'évapore, les images les plus subtiles s'évaporent elles aussi.

Chapitre 16 – Le désespoir comme liberté

Résurrection sans espoir

Comment l'idée de résurrection aurait-elle jamais pu m'enthousiasmer,
puisque ni le corps ni l'entendement ne sont réellement « vrais » —
seulement empruntés, temporaires, apparemment perçus ?

Qui mène donc ce combat spirituel ?
Qui voudrait se délivrer de cette « participation involontaire » —
ressusciter dans l'espérance, se réunir à nouveau ?

Qui voudrait sauver le monde —
avec des valeurs, de la morale, des sacrifices et le pardon —,
renaître, comme si quoi que ce soit était jamais né ?

Qui pose là un signe lumineux,
s'abandonne à la faiblesse et à l'espérance —
sinon ce moi tenace, merveilleusement béant,
aveuglé par une lumière trouble,
et pourtant seulement imaginé ?

Qui lutte là sous l'arbre, sur la croix, dans la grotte — ou ailleurs ?

C'est grandiose : voilà qu'un ego veut se débarrasser de son moi,
veut crucifier les ombres, dépasser les peurs par la guérison,
mettre fin à ce qu'il n'a jamais commencé.

Jusqu'à ce que le moi remarque :

Il n'y eut jamais de combat.
Aucune transcendance.
Aucun départ.

Aucun créateur, aucun archonte, aucun diable,
aucun rêve du moi, aucun monde apparent, aucune transformation.

Il ne nous reste donc que ce paradoxe :
ne rien faire — abandonner sans espoir,
s'abandonner à cette liberté aimante,
si cela doit effectivement advenir ainsi.

… et pourtant, c'est ce que je souhaite à tous, du fond du cœur.

La nostalgie de l'espérance, de la résurrection ou d'une liberté aimante ne naît que parce que CELA, CE QUI EST et apparaît, n'est plus ressenti immédiatement — mais semble éprouvé par un « moi » sous forme d'attribution, de commentaire ou de supposition. Un moi qui n'a jamais existé ainsi. Et pourtant : qui donc a écrit ce storyboard ?

Ce soi-disant moi cherche une issue à l'absence d'issue, comme s'il avait droit à un paradis, à une autre vie nouvelle, à un chez-soi.

Et peut-être quelque chose en nous pense-t-il même : tel que c'est maintenant, cela n'aurait jamais dû arriver.

Mais l'espérance naît toujours du désespoir — d'un état que personne ne veut et qui porte pourtant une clarté insoupçonnée.

Si ce désespoir — « je ne peux vraiment rien faire » — est accueilli, il peut même se dissoudre.

Mais si nous laissons aussi cette espérance de côté, alors il n'y a plus rien à saisir, plus rien à fuir, plus aucun « pourquoi » — seulement ce qui EST.

Peut-être cette soi-disant absence d'issue peut-elle simplement apparaître en nous.

Non touchée.
Non modifiée.
Non optimisée.

Peut-être seulement vue.

Shantideva l'a formulé ainsi — légèrement adapté :

« Maintenant que j'ai déposé ma vision centrée sur le moi, il me semble avoir été maudit — engourdi et prisonnier d'une pensée sourde. Je ne sais pas ce qui obscurcit mon esprit — oh, qu'est-ce donc qui me retient encore ? »

Des siècles plus tard, Omar Khayyām faisait entendre une tonalité semblable :

« Je suis un hérétique, laid comme les putains — sans foi, sans bonheur, sans espoir de ciel. »

Moine ou buveur — même mélodie.
Aucune consolation, aucune damnation.

Seulement le fait nu d'être ici, sans que personne puisse en faire l'expérience.

Ce sentiment d'égarement n'est pas une erreur — seulement une apparition qui prend la forme de l'égarement.

Aucun motif de lumière, seulement une pure transparence.

Autrefois, l'espérance était beaucoup plus concrète : la pluie, le feu, la nourriture, la survie, même au-delà de la nuit.

Aujourd'hui, elle n'a fait que changer de forme : signification, sens, salut, singularité.

Le geste reste le même — la vie qui n'ose pas encore se faire confiance.

Peut-être le désespoir n'est-il rien d'autre qu'une vision inconsciente :

Je ne peux rien faire, parce qu'il n'y a tout simplement personne — pas même cette supposition qui pourrait mal comprendre sa propre impuissance.

Et c'est précisément là que réside la liberté :

Non parce que j'aurais reconnu que je ne suis qu'une supposition.
Non.
Mais parce qu'il n'y a plus que ce qui EST — illimité, impersonnel, sans but.

Ainsi, toute intuition demeure toujours sans espoir — précisément parce qu'il n'y a personne pour la posséder.

Dans notre « pensée dualiste », il semble qu'à côté de l'espérance il faille aussi un opposé.

Peut-être la pensée a-t-elle besoin de l'enfer comme le soleil de la nuit, simplement pour pouvoir être perçue.

Mais que se passe-t-il si nous sommes le soleil — et si nous ne sommes absolument rien ?

Les deux sont des motifs de la même structure : expansion et retrait, braise et figement.

Mais qui témoigne de tout cela ?

Et si tout était déjà ici, et l'avait toujours été — et si seule la recherche avait posé un voile sur les choses ?

Lorsque les dernières images pâlissent, une vastitude s'ouvre parfois, sans consolation, sans lourdeur.

Ni vide, ni froide — seulement libre sans limites.

Là où l'espérance prend fin, il ne reste personne pour la regretter.

Aucune promesse, aucun accomplissement — seulement souffle, son, apparition.

Peut-être l’espérance n’est-elle que la grammaire du temps : un récit de « bientôt » et de « plus tard », nourri de blessures anciennes et de fantasmes futurs.

Ce n’est pas la vie qui souffre — seulement l’image que le moi porte de lui-même.

Mais ces images doivent constamment être nourries, sinon elles se défont.

Lorsqu’elles tombent, l’histoire tombe aussi.

Alors demeure ceci :

La respiration apparaît.
Le son apparaît.
Le monde apparaît.

Sans propriétaire.

Le désespoir demande peut-être, au début, un peu de courage, mais il n’a rien d’héroïque.

Il est doux, impersonnel, sans posture.

Et lorsqu’il est vu sans que personne doive le tenir, il se révèle comme pure présence.

Mais pourquoi tant de mots ?

Rien ne presse.
Rien ne lutte.

L’action advient — comme la respiration : un sourire sans propriétaire, un toucher sans raison.

Lorsque la fatigue s’installe et apparaît comme fatigue, l’impuissance se montre dans toute sa splendeur : désespoir.

Aucun ennemi, aucun nihilisme — seulement un oui caché.

Aucun goût, aucun éclat — et précisément pour cela, parfait.

Car en lui tombe le dernier effort : l’idée que « je » pourrais comprendre et savoir quelque chose, que je devrais supporter ou changer quelque chose.

Le désespoir n’est pas une fin.

Il est la vision que personne n’a jamais espéré.

Il guérit en silence, parce qu’il ne reste plus rien qui devrait être guéri.

Oui, peut-être le « moi » se dissoudra-t-il un jour, ne serait-ce qu'apparemment, dans CELA qui n'a jamais été séparé.

Et soudain, la vie advient — simple, évidente, sans centre.

La vapeur d'une tasse, le frémissement de l'ombre d'un oiseau, l'odeur de la pluie.

Ni sens ni non-sens.
Et personne qui manque.

Le désespoir n'efface ni ne délivre rien — peut-être seulement la représentation que les choses auraient dû être autrement.

Mais, de grâce, ne faisons pas de cette soi-disant absence d'espoir une nouvelle espérance spirituelle :

Le désespoir n'apporte aucun éveil, aucune libération non plus.

Il n'est pas le dernier but de ta recherche.

Car tout but porte l'ombre de son accomplissement.

Rumi sourit : « Tu cherches le collier de joyaux qui repose déjà autour de ton cou. »

La recherche prend fin lorsque la vision commence — avec ou sans voyant.

L'éveil est le silence de l'espérance et du désespoir.

Ce n'est pas un événement, pas un mérite, seulement la fin de l'attente ou de la recherche.

Après cela demeure ce qui fut toujours : un corps qui respire ; un espace qui résonne ; un monde qui advient — sans centre, sans revendication.

Qui aurait encore besoin de ce désespoir ?

Qui voudrait le tenir ou le maintenir, lorsque tenir prend fin ?

L'ombre cesse de courir.

La lumière n'avait jamais commencé.

Ce qui demeure, c'est cette expérience sans nom de venue et de départ — vent et vague, forme et dissolution — sans raison, sans but, sans jugement, et pour personne.

Peut-être Shantideva sourit-il quelque part — ou Omar, avec sa coupe de vin — de tout cela.

Car ni le moine ni l’hérétique n’ont trouvé la délivrance — et pourtant tout est CELA.